Document généré le 25 avr. 2024 11:38

ETC

« Rites de passage »

Francine Gagnon, Diane Trépanière, Diane Béland, *Passages-ancrages*, Maison de la culture Côte-des-Neiges, Montréal. 5 avril - 27 mai 2001

Louise Fournel

Numéro 55, septembre–octobre–novembre 2001

URI : https://id.erudit.org/iderudit/35424ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)
1923-3205 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Fournel, L. (2001). Compte rendu de [« Rites de passage » / Francine Gagnon, Diane Trépanière, Diane Béland, *Passages-ancrages*, Maison de la culture Côte-des-Neiges, Montréal. 5 avril - 27 mai 2001]. *ETC*, (55), 60–62.

Tous droits réservés © Revue d'art contemporain ETC inc., 2001

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Diane Trépanière, *Par ici*, 2001 (détail). Installation.

Montréal

«RITES DE PASSAGE»

Francine Gagnon, Diane Trépanière, Diane Béland, *Passages-ancrages*, Maison de la culture Côte-des-Neiges, Montréal. 5 avril – 27 mai 2001

Rituels intimes, tel aurait pu être le titre de cette exposition regroupant des artistes qui ont accepté de transformer leur processus de création en rite de passage. Dans une société où la ritualité est perçue comme absente ou accessoire, l'événement *Passages-ancrages* pose la question de sa nécessité dans les moments de transition qui rythment les passages de la vie.

Le geste rituel est très souvent associé à des démonstrations collectives qui laissent dans l'ombre ses aspects plus intimes et personnels. Mais, en déplaçant le regard de la sphère publique vers celle du privé, on constate que la ritualité, affranchie des contraintes institutionnelles, retrouve la liberté créative propre à chacun. Et ceci est d'autant plus visible quand il s'agit d'artistes engagés dans un processus de création.

C'est à l'anthropologue Arnold Van Gennep que nous devons l'expression « rites de passage ». Celui-ci a répertorié les différentes phases de la vie individuelle en y associant les cérémonies qui y sont rattachées : « naissance, puberté sociale, mariage, paternité, progression de classe, spécialisation d'occupation, mort ». Le rituel permet de faire passer l'individu d'une situation à une autre, en donnant sens à chacune des étapes traversées.

Comme le note aussi l'anthropologue Mary Douglas, le rite a pour effet de modifier l'expérience vécue en lui redonnant l'unité perdue. Il s'agit de créer une structure symbolique qui pourra contenir et relier entre eux les éléments disparates de nos vies. « Le rituel donne sens à l'accidentel et à l'incompréhensible. Il marque des ruptures et des discontinuités, des moments critiques (passages) dans les temps individuels comme dans les temps sociaux », écrit pour sa part la sociologue Martine Segalen.

Le rituel sert donc de lien, de jointure entre ce qui a été et ce qui est en devenir. Prenant naissance dans l'épreuve de nos expériences singulières, le rite donne aux actions humaines un fond de gravité et de densité qui rend possible le face à face avec soi, avec le dénouement de ce que l'on appelle en anglais *life crisis* et en français les « passages de la vie ».

Deux animatrices de Relais-femmes, Renée Ouimet et Johanne Marcotte, ont demandé à des artistes de ritualiser un moment important de leur existence, sous la forme d'une œuvre d'art. Nous avons retenu le travail significatif de trois d'entre elles.

La photographe Francine Gagnon livre une œuvre percutante, voire même dérangeante. Le titre de son installation, *Vendredi-Sein*, rappelle le jour du vendredi-saint 2000 où elle reçut le diagnostic d'un cancer au sein, ce qui allait complètement bouleverser sa vie et son approche de la photographie. Retournant l'objectif photographique vers elle, elle scrute dans le mouvement de son corps les effets de la maladie.

Faisant face au spectateur dès l'entrée en galerie, la photo intitulée *Pendant* exprime une puissance primaire de vie, en lutte contre une force maléfique. Sous traitement chimiothérapique, le crane dénudé, le torse nu, elle laisse surgir un son qui franchit l'espace photographique et nous rejoint profondément. Accrochée en façade d'une installation en forme de cubicule, cette photo ouvre le registre de ce qui va suivre. Entre les murs blancs du cubicule, les yeux parcourent la deuxième photo, *Après*, où l'artiste apparaît les yeux clos, le corps immobile, une longue cicatrice à l'emplacement du sein droit.

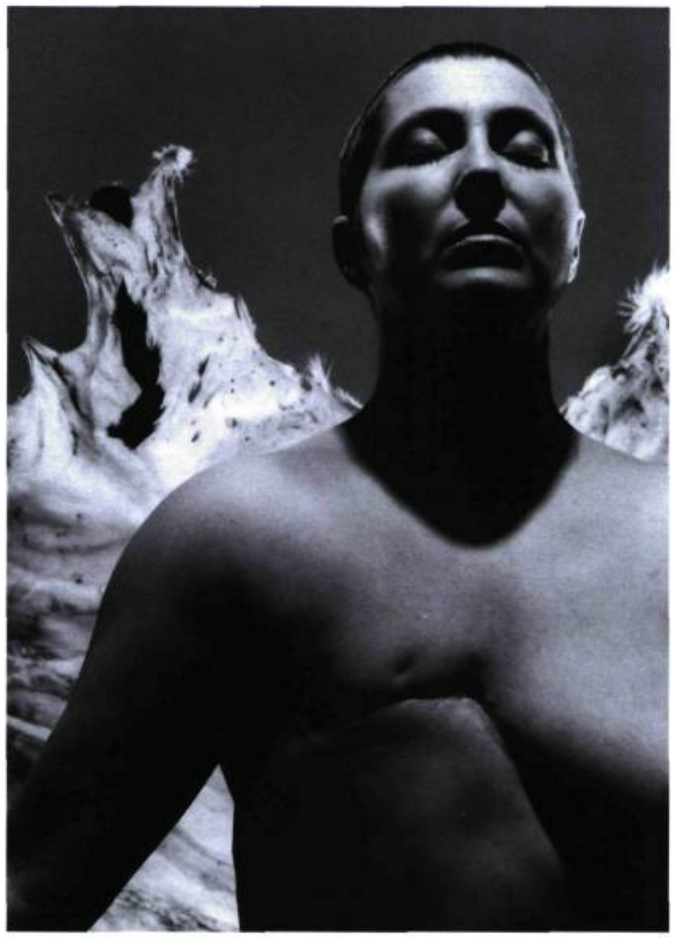
À ce stade, on peut rebrousser chemin ou poursuivre le parcours à la fois attiré et repoussé par la présence sur un socle, au centre de l'espace, d'une sorte de relique, de lambeau de chair exposé au regard : le sein excisé. La présentation du sein témoigne qu'il y a bien eu passage vie-mort-vie que la photo n'arrive pas à rendre à sa juste mesure, prise dans ses cadrages et ses fictions. « Regardez ! », comme si l'artiste avait besoin d'exhiber la tête de l'ennemi pour nous convaincre de sa survie.

Le rituel comporte aussi des témoignages d'expériences similaires recueillis sur internet et affichés de chaque côté de l'objet-relique, formant un choeur autour de la tragédie. Dépassement du drame personnel, désir de rejoindre l'autre et d'être rejointe dans sa condition souffrante.

L'installation de Diane Trépanière, intitulée *Par ici*, déconcerte à première vue, s'étalant sur deux plans horizontal et vertical, chacun ayant son style propre. À l'horizontale, placés sous forme de grille, se déroulent devant nous des fragments de vie. Tentative de reconstitution d'un passé, l'artiste a choisi dans ses malles des photos encore chargées de souvenirs et de sens.

Métaphore de l'éclatement du couple, de l'émotion qui s'empare du corps, de la migration d'un lieu à un autre, le long travail de ritualisation a consisté à rassembler les morceaux, à recoudre la trame perdue, à réaliser ce patchwork de textures, de fragrances, et d'éléments photographiques qui ont jalonné les moments de son histoire. C'est aussi une façon d'honorer la mémoire de ce qui fut et d'accepter les crises, les ruptures, qui nous jettent hors de nous-mêmes et de nos certitudes.

Outre ce travail de « reconfiguration », une autre di-



Francine Gagnon, *Vendredi-Sein/Après*, 2000. Photographie, installation.

mension se dresse à la verticale, à la manière d'un sanctuaire. Un personnage fait pour « effrayer la mort », dit l'artiste, pour « mettre en fuite la tristesse et le doute » nous dévisage derrière son masque. À la manière du dieu-masque Dionysos, « dieu du visuel. Il est le dieu qui donne à voir, qui voit les hommes et qu'il faut aborder par le regard », écrit l'helléniste Françoise Frontisi-Ducroux.

Ce regard du masque laisse pénétrer en nous le mystère de sa présence. Entouré de textes déchiquetés, de mots illisibles, de photos lacérées, le masque dressé s'affirme comme le double d'un autre masque-visage, façonné dans la glaise, et posé au sol dans un bassin d'eau. Masque mourant, intégré au cycle de mort et de renaissance du dieu-masque.

Il y a dans cette installation plusieurs langages stylistiques qui racontent le débordement d'une expérience difficilement exprimable, comme si le chevauchement de chacun de ces styles prenait tour à tour la relève des limites du précédent.

Toutefois, le rituel n'a d'efficace que s'il réussit à modifier le ritualisant en lui faisant traverser les étapes de sa transformation. C'est par un travail de remémoration des phases du deuil que l'œuvre de Diane Béland réactualise le rite de séparation, de la perte définitive d'un être aimé. D'abord, des mots rendus visibles dans l'espace de la galerie, soutenus par la transparence du support. Puis, entre les mots, des images qui se brouillent comme dans un souvenir.

L'installation titre *Vérité en neuf temps*, la durée d'un processus et de la mémoire. « Être en deuil, écrit l'artiste, avancer, créer, afin d'être sûre d'exister ». Être toujours là, alors que l'autre n'y est plus. Affirmer son existence. Peindre en espérant que l'autre viendra habiter les formes de la peinture. Il y a dans le rituel pictural le souffle de l'invocation, d'un appel à la sensation évanescente d'une présence.

Le deuil ne peut cependant trouver sa résolution que dans un retour à la communauté d'appartenance, que dans une réinsertion dans le groupe social. De ce périple, on revient changé, plus fort de son courage et de sa détermination de vivre.

Cette exposition, qui entremêle des mouvements de l'âme et du corps au processus de création artistique, aura été pour les artistes un véritable rite de passage. Elles en ont témoigné ouvertement lors d'une rencontre avec le public, organisée par les animatrices de Relais-femmes. Ainsi, non seulement la ritualité est-elle toujours présente à l'ère techno, mais elle se trouve là où on l'attendait le moins : dans les pratiques de l'art actuel.

Louise Fournel

Bibliographie

Mary Douglas, *De la souillure. Essais sur les notions de pollution et de tabou*, Paris, Maspéro, 1971.

Françoise Frontisi-Ducroux, « Dionysos, entre phallus et regard », dans *Les évidences du corps et de la vie symbolique*, Paris, École nationale supérieure des Beaux-Arts, 1998.

Martine Segalen, *Rites et rituels contemporains*, Paris, Nathan, 1998.

Arnold Van Gennep, *Les rites de passage*, Paris, Émile Nourry, 1909.